

**Zeitschrift:** Jahresbericht / Akademischer Alpen-Club Zürich  
**Herausgeber:** Akademischer Alpen-Club Zürich  
**Band:** 95-97 (1990-1992)

**Artikel:** Retour au Baltoro  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-972393>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Retour au Baltoro

*Im folgenden Beitrag schildert unser Ehrenmitglied André Roch seine Erlebnisse am bzw. auf dem Baltorogletscher zu Füßen von Everest, K2, Broad Peak und Hidden Peak. André hat sich 1990 – 56 Jahre nach seinem ersten Aufenthalt – nach Karakorum zurückbegeben und im Alter von nicht weniger als 84 Jahren alle damit verbundenen Anstrengungen auf sich genommen. Bei dem hier abgedruckten Text handelt es sich um die ungekürzte Originalversion seines im Quartalsheft 1/1992 der «Alpen» veröffentlichten Artikels.*

J'étais à Concordia sur le glacier de Baltoro en 1934, il y a 56 ans, à l'occasion d'une expédition au Karakoram, et j'ai eu la chance d'y retourner aujourd'hui, à l'âge de 84 ans.

Le Karakoram est situé au nord du Pakistan. C'est une région montagneuse plus grande que la Suisse et qui compte environ 2000 glaciers dont cinq ont plus de 50 km de longueur. Ce sont les glaciers de Hispar, de Biafo, de Baltoro, de Siachen et de Batura.

En 1934, avec mon ami James Belaieff, j'ai pu prendre part à l'expédition du Professeur Dyrenfurth sur le glacier de Baltoro. Notre but était de tenter l'ascension du Hidden Peak (ou Gasherbrum I), 8068 m, tentative avortée par le refus des porteurs de monter les charges le long d'un éperon abrupt. Cet éperon a été escaladé plus tard, en 1958, par une expédition américaine dirigée par Nick Clinch. A cette occasion Andy Kauffman et Pete Schoening réussirent la première ascension du Gasherbrum I par l'éperon que nous avions tenté d'escalader.

En 1934, après notre échec au Hidden Peak, l'expédition s'est installée au col Conway à 6300 m, d'où les grimpeurs ont gravi, d'un côté le Queen Mary Peak (ou Sia Kangri) de 7400 m, et de l'autre le sommet sud-est du Golden Throne (ou Baltoro Kangri) de 7275 m, sur lequel Belaieff, Ghiglione et moi sommes montés à ski au-dessus de 7000 m. A l'époque, seul un sommet de 6890 m, le Pioneer Peak, un contrefort du Baltoro Kangri, avait été gravi par Sir Martin Conway en 1892.

Parmi les expéditions de cette région, celle en 1909 de son Excellence Luigi Amedeo di Savoia, Duc des Abruzzes, a été l'une des plus importantes quant aux résultats scientifiques. Federico Negrotto a relevé par photogrammétrie une excellente carte de la région et Vittorio Sella en a ramené une moisson de photos unique au monde.

Le glacier de Baltoro est couronné par une concentration des plus hauts sommets du monde dont quatre dépassent 8000 m, soit: le K2 de 8611 m (le deuxième en altitude après Everest, 8848 m), le Broad Peak, 8051 m, le Gasherbrum I (ou Hidden Peak), 8068 m, et le Gasherbrum II, 8035 m. De plus, deux cimes dépassent 7900 m: le Gasherbrum III, 7952 m, et le Gasherbrum IV, 7920 m; et en plus une cime dépasse 7800 m, le Masherbrum, 7820 m, la plus élégante montagne de ce cirque fabuleux. On compte en plus une quantité de sommets dépassant 7000 m et encore davantage de 6000 m. Je pense que c'est une des plus belles régions de montagnes du monde.

Alors que j'étais président de la Section Genevoise du Club Alpin Suisse, j'ai eu l'honneur de recevoir comme membre Isobel Shaw, une Irlandaise rési-

dant à Genève. Elle a écrit un excellent guide pour le touriste au Pakistan<sup>1</sup> et elle travaille actuellement à un guide du trekking au Karakoram, pays aux dix mille vallées. Ce projet me paraît surhumain, mais elle semble le maîtriser, car elle aime ce pays. Parmi ses nombreuses expéditions, elle a, en 1989, remonté le glacier de Biafo et poursuivi par celui de Hispar, une randonnée de plus de 200 km de glaciers et de moraines. Cependant elle n'avait pas encore visité le Baltoro. Comme elle parle la langue du pays et qu'elle est habituée aux expéditions, c'était une chance pour moi de pouvoir l'accompagner, pour revivre mon voyage de 1934 et pour admirer ces superbes montagnes. Mais, allait-elle m'emmener? Elle hésitait à cause de mon âge. Elle a eu le courage et la gentillesse de m'accepter et elle ne m'a pas laissé tomber.

J'avais un projet ambitieux: je voulais remonter la langue du glacier de 35 km jusqu'à Concordia, à 4700 m d'altitude, confluent de cinq glaciers qui forment la langue du Baltoro. Je voulais faire de la peinture, prendre des photos, tourner un film, mesurer la vitesse d'écoulement du glacier et établir des profils en travers de la surface de la langue, pour pouvoir connaître les variations du niveau de la glace dans les années à venir, ce que j'avais déjà fait en Suisse, à l'Himalaya et au Yukon (Canada).

Le résultat est malheureusement médiocre, car je n'ai pas «tenu le coup». Sans avoir le mal de montagne, je pense que c'est l'altitude et mon âge qui m'ont épuisé. Je n'avais pas l'énergie de réaliser mes programmes.

Malgré ce handicap, j'ai pu apprécier la personnalité des membres de cette randonnée. C'est d'abord Isobel Shaw, efficace et attentionnée à mon égard, une vraie maman; puis l'amabilité de son fils Benedict, 21 ans, étudiant en aérodynamique, intelligent et serviable. Il a filmé avec goût la nature sauvage. C'est ensuite Elisabeth Gardner, une Suisse de Fribourg, veuve d'un Irlandais. Elle s'occupait du ravitaillement et me portait gentiment ma ration dans ma tente. Quand j'arrivais à l'étape, deux heures après les autres, elle me félicitait à grands cris et compliments, ce qui m'obsédait, car j'étais à bout de force. Aussi, un jour, je lui tombais dessus: «Arrête ton cinéma, je n'ai pas besoin de ce théâtre, je ne suis pas un héros et ne l'ai jamais été!» Comme elle faisait cela pour me faire plaisir, elle fut consternée de ma réaction intempestive et elle en pleura. Il n'y eut plus de compliments, mais je dois dire qu'elle continua à être serviable envers moi.

Les deux derniers membres de l'équipe sont le très gentil docteur Shephard et sa charmante épouse Deborah, dite «Debbie». Cette dernière hésitait à venir, mais sachant qu'un des participants avait plus de 80 ans, elle pensait ne pas entraver l'expédition. Je suis reconnaissant à tous deux de leurs encouragements. En effet, le docteur me rassurait, car son pouls était toujours plus rapide que le mien.

Côté positif, j'ai eu le rare plaisir, égoïste comme celui des alpinistes en général, non d'avoir fait un exploit, mais de me trouver encore une fois au milieu de cette nature étrange, de ces superbes cimes, constamment auréolées de nuages, éclatant sous un soleil de plomb. Je retrouvais chaque pic, chaque glacier et beaucoup de détails me revenaient à l'esprit.

En cours de voyage, les rencontres sont divertissantes. Dans le Ministère du Tourisme à Islamabad, un couple sort un couteau militaire suisse. Je leur demande s'ils viennent de ce pays? Ils sont Australiens! Plus tard, c'est Catherine

---

<sup>1</sup> Isobel Shaw, «Pakistan Handbook» 1988; John Murray, London. Traduction française, version abrégée. «Pakistan»; Guide Olizane, Genève.

Destivelle, l'élégante grimpeuse française, qui part escalader une tour de Trango en libre et figurer dans un film. J'ai tant d'admiration pour elle que j'ai envie de l'embrasser.

Nous sommes aussi invités à dîner chez l'attaché naval britannique. A cette occasion nous rencontrons Adrian Burgess, un homme de belle prestance, un alpiniste renommé, vétéran de l'Everest et du K2. Il me charme par le récit de ses aventures.

D'Islamabad, en moins d'une heure, on atteint Skardu par avion. En 1934 nous avons mis trois semaines à cheval de Srinagar par le passage du Zoji La, Dras et Kargil. Cette route est actuellement fermée, en raison de la guerre entre l'Inde et le Pakistan sur la frontière du Cachemire.

De l'hôtel K2 à Skardu, la vue est superbe sur l'Indus. Ce fleuve extraordinaire prend naissance au Tibet, 1000 km à l'est, et roule ses eaux limoneuses sur une nouvelle distance de deux 1000 km vers le sud jusqu'à la mer d'Oman.

En jeep, l'Indus est traversé par un pont suspendu à des câbles d'acier et la route remonte la rivière Shigar jusqu'à Apaligon. La dernière fois, en 1934, la traversée se faisait sur un grand bac qui transportait d'une rive à l'autre les gens, les porteurs et les chevaux. C'était pittoresque.

En deux étapes, à pied, on rejoint Askole, le dernier village. En route, nous croisons le chef du village, Hadji Medhi. Quand je lui dis que j'étais là en 1934, il me répond qu'alors nous avions à faire à son père Hadji Fawzil, et il m'embrasse. C'est gentil!

Le pays est absolument désertique, sauf les régions irriguées par les eaux des glaciers. Dans ce cas, la végétation est luxuriante. Askole est une délicieuse oasis de verdure.

Le premier obstacle que nous rencontrons est la traversée de la langue terminale du glacier de Biafo, complètement recouverte de grosses pierres qui viennent des cimes sauvages situées au nord de ce glacier, tel le Baintha Brakk, nommé l'Ogre, de 7285 m. Avant de nous engager sur le Biafo, nous avons la chance de rencontrer Doug Scott, la plus intéressante personnalité des Himalayistes britanniques. Un homme râblé, presque plus large que haut. Son visage disparaît sous une chevelure et une barbe hirsutes. Leur équipe vient de rater l'ascension d'un des sommets des Latoks.

En 1977, Doug Scott avait réussi avec Bonnington la première ascension de l'Ogre. A cette occasion, il s'était cassé les deux jambes en pendulant brutalement du sommet. Plus bas, Bonnington était tombé lui aussi et n'était pas d'un grand secours. Scott, les deux péronés brisés, descend en rappel, le dos au mur. Ensuite, il traverse des pentes de neige très raides progressant à genoux sur de grandes marches taillées par ses camarades Mo Anthoine et Clive Rowland. Au bas de la montagne, Scott rampe sur le glacier jusqu'au camp de base d'où il peut être évacué par hélicoptère. Sa terrible odyssee a duré une semaine, réussie grâce à son courage et à sa résistance.

Qu'ils aient manqué leur ascension du Latok cette année n'est pas trop grave, mais ce qui l'est davantage, c'est qu'un de leurs porteurs est tombé d'une falaise dans les eaux bouillonnantes de la rivière. Le corps du malheureux n'a pas pu être retrouvé.

Après sept étapes, on dépasse au sud le front du Baltoro sur lequel on prend pied. C'est un impressionnant désert de pierres recouvrant la glace sur 35 km jusqu'à Concordia.

Pour moi, la marche devient pénible. J'ai trois porteurs dont la tâche est de me remorquer et de m'empêcher de tomber. Je suis accroché au bras de deux

d'entre eux, le troisième porte les charges et une chaise de jardin pliable, emmenée dans le but d'en faire une chaise à porteur au cas où... Les essais furent décevants.

Je me sens honteux de ne pouvoir avancer comme les autres. Il faut dire que j'ai une prothèse de la hanche droite, suite d'un accident d'auto, et je n'ai plus l'équilibre requis pour marcher sur les moraines. Par plaisanterie, je prétends que sur le glacier «ils» ont placé toutes les pierres en travers du chemin. Par contre, je trouve toujours des blocs plus gros pour m'asseoir, me reposer et admirer cette nature cruelle.

Isobel ne me lâche pas, elle me force à boire et me photographie; la pose me permet de reprendre mon souffle. Pour moi, ce n'est pas une réussite et pourtant je suis au milieu de ces montagnes couvertes de glaciers suspendues ou de parois rocheuses si verticales que la glace n'y tient pas. Devant ces cathédrales gigantesques, une sorte de terreur m'étreint, anxiété que je n'avais certainement pas lors de mes expéditions antérieures. J'admire aujourd'hui les grimpeurs que nous croisons, sachant que plus de la moitié des ascensions qu'ils projettent seront des échecs.

Au cours de cette année 1990, 52 expéditions étaient programmées sur le glacier de Baltoro. Aussi était-il intéressant de se trouver au milieu d'un passage incessant de randonneurs, de grimpeurs, de militaires de l'armée pakistanaise et des nombreux porteurs qui les accompagnent. L'armée se défend contre l'Inde qui attaque le Pakistan. C'est la guerre. Les combats ont lieu à la frontière entre le Cachemire et le Pakistan, au col Conway à 6300 m, à la plus grande altitude au monde, triste record. C'est aussi la guerre la plus stupide. Du côté pakistanaise, le ravitaillement passe par le Baltoro sur 50 km de longueur. Les militaires que nous croisons sont cordiaux et sympathiques.

A l'étape de Paiyu, le camp est ombragé par des saules. Un mince filet d'eau coule au milieu de foyers abandonnés et de branches calcinées. Il y a foule et agitation. On a une désagréable impression de saleté.

Tandis que nous nous installons, arrive un gaillard à l'air conquérant. C'est Nick Cienski, un Canadien-Polonais. Il est en cuissette et pose son sac. Il est très en avance sur ses camarades. Sa conversation est intéressante: il vient de descendre à ski du Broad Peak, d'environ 7500 m, et se demande si c'est un record? C'est en tous cas une belle performance. Je lui dis que, freiné par un parachute, un Japonais a schussé du col sud de l'Everest. Il est tombé, a glissé et s'est arrêté de justesse avant une crevasse. Nick me dit qu'il travaille à Gulmarg, station de ski près de Srinagar, au Cachemire, où il guide des skieurs héliportés. J'ai justement une amie à Genève, Madame Turrettini-Gréloz, qui a pris part, avec son fils, à une de ces expéditions. Le monde est petit!

Un peu plus loin, Isobel est en grande conversation avec un plantureux Australien, Rex Monro, guide d'une organisation de trekking. Il revient de Concordia. Dans son groupe se trouve une jeune Américaine en costume léger, choquante pour le pays, mais agréable à admirer. Elle est blessée à une main, apparemment sans gravité. Notre docteur s'en occupe.

Ici, les porteurs de plusieurs expéditions se retrouvent, chantent et dansent toute la nuit au son du tamtam.

Une autre rencontre amusante est celle du meilleur guide pakistanaise, Ashraf Aman. A son palmarès, il a gravi le K2 en 1976, guidant une expédition japonaise. Il revient actuellement du mont McKinley, 6250 m, en Alaska, où il accompagnait une équipe américaine. Là-bas, il a croisé Pascale Viret de retour d'une ascension réussie au McKinley. Comme elle lui a dit qu'elle est la petite-

fille d'une de mes amies d'enfance, il fait la relation et trouve que je suis son grand-père.

En route, nous campons à Urdukas sous de grands rochers, près de grimpeurs suédois dont le but est l'ascension de la tour Mustagh, 7284 m, un gigantesque monolithe, rendu célèbre par une splendide photo de Vittorio Sella, prise lors de l'expédition du Duc des Abruzzes de 1909. L'un des Suédois veut descendre du sommet en parapente et voyant que je peins, il me demande un tableau de cette montagne. Il nous raconte que deux des yaks, utilisés pour le ravitaillement de l'armée, sont tombés dans une crevasse. L'un d'eux est coincé trop profondément pour être atteint, tandis que l'autre est visible mais irrécupérable. Notre Suédois est alors descendu dans la crevasse et l'a tué à coups de piolet. J'avoue que je serais terriblement emprunté pour tuer un yak.

D'ici, on voit les magnifiques tours granitiques de Trango situées au nord du glacier. Dans les coulisses, on aperçoit la Tour Sans Nom de Trango, 6238 m, où les Genevois Michel Piola et Stéphane Schaffter avec P. Delale et M. Fauquet ont inauguré une voie sensationnelle sur son versant ouest en 1987, tandis que E. Loretan et W. Kurtyka en ont ouvert une autre, non moins sensationnelle, sur son versant est en 1988<sup>1</sup>.

En route, le Masherbrum, 7820 m, sort des nuages au lever du soleil, une apparition merveilleuse que nous admirons et filmons.

A Goro II, une étape avant Concordia, nos dames sont invitées par une expédition chilienne dans leur tente-mess. Elisabeth, Isobel et Debbie dansent la moitié de la nuit. C'est la fête au Baltoro. A cette altitude de 4500 m, cette gymnastique est essoufflante. Plus loin, Isobel visite un groupe international de retour du Gasherbrum II, 8035 m. Le jour de l'ascension, le brouillard les entoure. Le Polonais affirme qu'ils n'étaient qu'à 100 m du sommet; l'Allemand prétend qu'ils n'en n'étaient qu'à 50 m et l'Américain, le plus optimiste, qu'à 15 m!

Sur le glacier, je suis dépassé par une expédition organisée conjointement par l'armée pakistanaise et l'armée française, en route pour le Gasherbrum II. Leurs 200 porteurs sont déployés en une longue file, très photogénique. L'un des officiers français m'apporte mon casse-croûte qu'Isobel lui a laissé pour moi. Comme il est à l'école militaire de haute montagne à Chamonix, c'est amusant de parler des cimes de la chaîne du Mont Blanc.

Le 12 juillet, nous arrivons à Concordia, un immense plateau de glace couvert de pierres. Nous nous installons au pied de la Mitre, 6010 m, qui domine le camp de 1300 m de ses parois sauvages. Son double sommet est imposant. Au nord, la longue arête sud du K2 se profile derrière le Marble Peak et le Cristal Peak. C'est l'arête des Abruzzes, la voie ordinaire d'ascension de cette montagne. En s'avançant vers l'est, le K2 apparaît dans toute sa majesté entre deux versants abrupts et sombres de montagnes latérales. Cette vision est si belle qu'elle est impossible à décrire. On voit une pyramide régulière couverte de glaciers suspendus, dont les jeux d'ombre et de lumière lui donne un air de noblesse.

Après trois tentatives américaines, ce sont les Italiens, Achille Compagnoni et Lino Lacedelli, qui parvinrent à la cime en 1954 par la longue arête des Abruzzes. Aujourd'hui sept voies d'ascensions ont été ouvertes au K2, sans compter les variantes.

Le versant sud du K2 domine de 3600 m le glacier de Godwin Austen, au pied de cette montagne grandiose. En 1979 Ghirardini, un excellent grimpeur,

<sup>1</sup> La première ascension date de 1976, réussie par les Britanniques Boysen, Antoine, Brown et Howell.

faisait partie d'une très lourde expédition française de 1400 porteurs. Cette équipe dont faisaient partie Yannick Seigneur, en tant que chef des grimpeurs, et Pierre Beghin tentait la première de l'arête sud. Ils perdirent du temps à couvrir la montagne de cordes fixes. Le 10 septembre, D. Monaci et T. Leroy parvinrent à 8450 m avant d'abandonner sous les intempéries.

Ghirardini revint l'année suivante avec sa femme, un officier de liaison et quelques porteurs. Il escalada la Mitre en solitaire, une ascension très dangereuse. Voulant ensuite profiter des cordes posées l'année précédente, il monta sur le K2 et échoua à cause du mauvais temps. De retour au camp de base, il apprend que pendant son absence, son officier de liaison avait tenté de profiter de sa femme. Furieux, il veut le tuer. Il en fut heureusement empêché par des Américains qui campaient là. Ça aurait donné un beau scandale.

En 1986, plus de douze grimpeurs périrent au K2. Surpris par le mauvais temps, ils restèrent huit jours à haute altitude. Dans la tempête, quelques-uns descendirent, arrivèrent au camp, se couchèrent et moururent. Ils étaient restés trop longtemps si haut.

Comme nous le disait un Américain rencontré plus bas: «Le trajet jusqu'à Concordia est pénible, mais une fois arrivé, ça paye!» En effet, c'est magnifique: à l'ouest, le pic de Paiyu, le Choricho et l'imposante tour de Uli Biaho ferment l'horizon au bas du glacier. Puis les tours de Trango, les Cathédrales, les Lobsang Peaks et la tour Mustagh bordent le glacier au nord et forment des groupes aux immenses murailles. Directement au nord, le K2 ferme la vallée du glacier de Godwin Austen. A gauche du K2 se dresse une cime blanche de 6805 m d'altitude, l'Angélus, gravie en 1983 par Michel Afanassieff et Claude Stucki, un curé de Genève, membre du fameux club de l'Androsace. La large masse du Broad Peak se dresse au nord-est derrière des contreforts brun-rouge. A l'est, le Gasherbrum IV domine le fond du glacier du même nom. Ce pic sauvage a été gravi par W. Bonatti et C. Mauri en 1958. Puis W. Kurtyka et Robert Schauer ont ouvert, en 1985, une voie stupéfiante d'audace sur son versant ouest, celui qui nous fait face. Ce fut une terrible aventure. Il fallut huit jours pour arriver en haut et trois pour descendre de l'autre côté. Pendant cinq jours les grimpeurs n'avaient plus rien à manger ni à boire. Ils s'en sortirent sans dommage.

A Skardu nous avons rencontré Robert Schauer. Je n'avais pas réalisé qu'il était l'auteur de cet exploit que je connaissais. Mais au retour, Isobel l'invite à notre hôtel. Comme il dirige une entreprise de film de montagne et d'exploration à Graz, il nous emmène, Isobel et moi, au lac Satpara au-dessus de Skardu, me filme en train de peindre et m'invite à son festival. Au bord du lac nous rencontrons aussi monsieur Mustansar Hussain Tarar, une personnalité célèbre de la télévision pakistanaise.

Poursuivons la description du panorama de Concordia: vers la droite, au sud-est, on voit d'abord les cimes des Gasherbrums V et VI. Ce sont des 7000 m écrasés par leur voisin, le Gasherbrum IV de 7952 m. Plus au sud, c'est le Trône d'Or (ou Baltoro Kangri), couronné par cinq sommets dont l'altitude varie autour de 7300 m. Isobel remarque qu'il apparaît comme un trône pour géant, doré par le soleil levant, d'où son nom. Je n'y avais pas pensé. Enfin on voit le pic du Kondus et le Chogolisa, 7654 m, où Hermann Buhl, champion du Nanga Parbat en 1953 et du Broad Peak en 1957, trouva la mort en tombant d'une corniche dans le brouillard, cette même année.

Enfin une kyrielle de montagnes aux flancs abrupts entourent les glaciers de Vigne; puis le Biarchedi, 6473 m, masque la vue sur le Masherbrum.

Le premier jour au camp de Concordia est consacré au repos et à la lessive. Je fais une peinture du Broad Peak, mais trop tard dans la journée, et sans ombre. Le jour suivant, tandis que je me repose, le docteur, sa femme Debbie, Isobel, Liz et Ben montent au camp de base du K2, d'où ils voient des Américains progresser le long de l'arête des Abruzzes. Le soir, Isobel rentre avec un de mes porteurs. Elle a parcouru 12 km aller et retour soit 24 km en tout. En revenant, ils se fourvoyèrent et durent enjamber des torrents impétueux, coulant sur la glace nommé «bédières». Ces rivières sont très dangereuses; si l'on glisse, on est pratiquement perdu.

J'avais espéré que deux jours de repos me feraient du bien. Il n'en fut rien. Nous reprenons la marche sur le glacier pour rentrer. En légère descente, j'arrive à marcher, mais en montée je m'essouffle. C'est aussi pénible que l'escalade de l'Everest, ou j'étais en 1952. Je dois m'arrêter tous les dix pas, je m'assieds sur des pierres assez grosses pour éviter de m'accroupir. C'est un calvaire. Je peux encore admirer les montagnes, mais je suis déçu de mon état.

A la deuxième étape du retour, je suis à bout. En descendant une pente de glace, je glisse sur 8 m et je tombe, heurtant la prothèse de ma hanche droite. Le médecin, sa femme, Liz et Ben, restés un jour au pied du K2, nous ont rattrapés. Tous pensent que je devrais être évacué par hélicoptère, mais c'est à moi de décider. Malgré ma chute, ma prothèse ne me fait pas mal, je peux marcher. Dans mon sac de couchage je me sens bien et j'ai mon urinal en plastic qui m'évite de sortir pour mes besoins. Je ne me rends pas compte que je suis dans un état de délabrement général. Je n'ai même plus l'énergie de me laver. J'ai honte de me faire transporter, mais je dois me rendre à l'évidence: je ne suis plus jeune, ma résistance a des limites. Les uns penseront: «Qu'allait-il faire dans cette galère!» Mais ils ne pourront m'ôter la joie d'avoir pu admirer ces montagnes. Je me décide pour l'évacuation.

Isobel part avec un porteur vers une station d'hélicoptères de l'armée, en bordure du glacier. La radio fonctionne. Les porteurs me placent sur un brancard disloqué qu'il faut renforcer à plusieurs reprises. Heureusement, j'avais récupéré de la ficelle en nylon, elle tombe à point. Ils m'attachent autour des cuisses et non à la ceinture en sorte que si le brancard se retourne, je me brise les jambes. J'ai de la peine à me tenir. Ça monte et ça descend parmi les pierres et la glace. Les parties de flanc sont désagréables, j'ai peur de chavirer.

Enfin après deux heures, nous arrivons à une prairie sablonneuse, horizontale, en bordure du glacier. Il y a des gens, des tentes, des tonneaux d'essence, même un médecin vient me saluer. Notre docteur, John Shephard, a aidé à porter le brancard, il avait un œil sur moi.

Deux heures plus tard arrivent deux hélicoptères. Les pilotes se reposent et se restaurent; puis c'est l'envol. Je suis sensé me coucher derrière les trois sièges frontaux, sur l'un desquels Isobel a pris place. Je m'assieds sur mon sac de couchage roulé en boule et je peux apprécier ce retour précipité.

Le vol en rase-motte est émouvant. Ce glacier est un monstre. Plus bas, on voit des gens sur les sentiers. Isobel photographie. A un endroit, nous tournons dans une vallée latérale et atterrissons à cause d'une tempête de sable. Deux heures plus tard le vent tombe, le vol reprend jusqu'à Skardu où une jeep m'attend. Je pourrais m'y étendre. Elle nous amène à l'hôtel. Je me sens beaucoup mieux.

Après quelques jours de repos, Isobel m'emmènera de Skardu à Gilgit, puis au Hunza. En route, nous pouvons admirer d'énormes montagnes: des aperçus sur le Nanga Parbat, puis le Rakaposhi, 7788 m, sur lequel mon ami Alfred

Tissières, professeur de biologie à Genève, avait fait une tentative d'ascension en 1954.

La Hunza est une région fertile, arrosée par les eaux des glaciers. Les habitants sont des Ismaéliens accueillants, disciples de l'Aga Khan. Ils vivent sainement des produits de leur terre, ce qui a inspiré au docteur Bircher son fameux «Bircher-Muesli».

A Karimabad, une bourgade du Hunza, nous avons retrouvé les membres d'une excursion glaciologique française, organisée par mon ami François Valla et guidée par le fameux Ashraf Aman. Ils ont visité les glaciers le long de la «Karakoram Highway», la route qui mène au nord jusqu'à Kashgar en Chine.

Fatigué par les efforts fournis, et malgré toutes les précautions, j'attrape une infection de salmonellose qui sonne la retraite. Le vol d'Islamabad à Francfort est d'une douceur extrême. De là, j'arrive à Genève au moment où ma fille Claudine referme la porte de la maison pour rentrer chez elle en Auvergne. Elle a la gentillesse de rester pour me soigner. Je me rétablis rapidement.

C'est la fin d'une merveilleuse aventure. Isobel a été pour moi une très grande dame! Merci!

Andrea Keller in der Greina (Sommer 1991).

